

catholique comme dans la malheureuse Irlande, ce qu'elle veut, c'est anglifier et protestantiser le Canada. Ah ! l'instinct de nos populations si profondément religieuses ne s'y trompe pas, la guerre contre la langue française n'est que le prélude de la guerre contre notre religion, nos institutions et nos lois.

On a donné une preuve irrécusable des desseins perfides que l'on médite contre notre foi, lorsque, rassemblant pour la première fois les représentants du peuple canadien, on a voulu les obliger à prêter le serment " du test " dont la formule anticatholique équivalait à une apostasie. Le refus unanime opposé à la prestation de ce serment a dû apprendre à l'Angleterre combien nous tenons à conserver nos croyances dans leur complète et sublime intégrité. On pourra traîner le peuple canadien en prison, on pourra le mener au supplice et en faire un peuple-martyr, mais un peuple protestant, jamais !!! Peut-être, exaspéré par la persécution, prendra-t-il les armes contre ses oppresseurs et fera-t-il trembler les conquérants de sa patrie — je ne le sais ni le désire, — mais mieux vaut sans doute lui accorder la libre jouissance de ses droits que de le pousser au désespoir, car un peuple au désespoir est un lion qui ne voit de salut que dans la mort de son ennemi.

En laissant aux Canadiens leurs libertés légitimes reconnues par le parlement anglais lui-même, on en fera non pas des sujets fidèles, puisqu'ils le sont déjà, mais des hommes éternellement reconnaissants et disposés à tous les sacrifices. Ils auront pour l'Angleterre le même dévouement qu'ils avaient pour la France : on les verra combattre sous l'étendard britannique avec la même intrépidité que sous le drapeau de leurs anciens rois, on les verra voler à la frontière et repousser l'ennemi qui oserait attaquer ce territoire ; ce n'est pas en vain que le sang des héros de Carillon, de la Monongahéla et de Ste Foye coule dans nos veines. Laissez-nous les biens qui nous appartiennent à tant de titres et vous verrez les exploits de ces jours immortels se renouveler encore. Oui, nous resterons fidèles à l'Angleterre, mais nous ne renierons pas notre glorieux passé en abandonnant à nos vainqueurs des avantages que nous avons conquis au prix de notre sang et que nous voulons transmettre intacts à nos descendants.

Les intérêts mêmes de la métropole exigent l'adoption d'une politique franchement conciliatrice. C'est par sa loyauté et par ses bienfaits que l'Angleterre doit gagner le cœur du peuple canadien et lui faire oublier les douleurs de la conquête. Je conjure donc le gouvernement d'abandonner un projet de loi dont la sanction serait le présage de nouveaux malheurs. La nation entière, tournant avec angoisse ses regards vers

vous, attend de votre sagesse une décision juste, une décision qui confirme ses droits solennellement proclamés par les traités.

WILFRID FERLAND — (*Rhétorique*).

DEUX PARIS

I.

L'étranger vient à Paris par intérêt ou par curiosité, pour étudier ou pour jouir. S'il est jeune, doué de grâces et favorisé de la fortune, il y trouvera plus de bien-être et d'opulence qu'on en vit jamais à Sybaris, plus de jouissances et de fêtes somptueuses que n'en occasionnèrent à Babylone ses immenses richesses et son voluptueux climat. C'est à tort cependant que l'on flétrit de ces noms la vieille Lutèce qui n'a pas encore perdu tous ses droits à l'estime et à la grandeur.

Le touriste qui ne voit dans Paris que les monuments, les musées et les théâtres ; dont toute l'attention se porte sur les beautés extérieures : les riches étalages des magasins, les places splendides et spacieuses, les parterres élégants, les promenades publiques, l'ombrage des boulevards et ces multitudes toujours empressées, cette mer vivante que les ouragans des passions, les courants d'idées et d'affaires ne laissent jamais en repos, en rapprochant ses souvenirs, ne lui assignera pas le premier rang parmi les capitales du monde civilisé. En effet, quelle position peut être plus favorable au commerce et à la navigation que celle de Venise ? Dans quel lieu de la terre le génie et le temps ont-ils rassemblé plus d'immortels chefs-d'œuvre que dans la métropole des Césars et des Papes où chaque édifice est comme une cité ? Nulle part le ciel n'est plus beau qu'à Naples, ni la terre plus féconde, ni la mer plus délicieuse ! Sans égale est cette reine de la colonisation qui s'élève au milieu des brumes de l'océan comme la déesse de la mer et porte son langage et ses lois sur toutes les plages des îles lointaines et des continents inexplorés !...

Si Paris n'a pas tous ces avantages matériels, il est loin cependant d'en être dépourvu. Placé au cœur de l'Europe, il apparaît comme la capitale de la civilisation chrétienne auprès de laquelle toutes les autres civilisations ne sont que ténèbres et barbarie. Son fleuve gracieux et tranquille, comme un génie bienfaisant se prête à l'industrie, à la navigation, à l'agriculture. Ses habitations se déroulent dans la vallée séquanienne également à l'abri des vents glacés du nord et des souffles brûlants du midi. Si la neige apparaît, ce n'est que pour une heure ; mais on la voit couronner l'horizon comme un cadre d'argent qui va des montagnes de la Normandie et du Perche aux sommets du Morvan, des lignes parallèles des Argennes et des Ardennes aux collines de l'Artois. Malgré ses revers, Paris exerce encore sa royale influence sur le monde qui, de ce centre,